



*Petit Courrier des Dames.*  
*Rue Meslée, N<sup>o</sup> 28.*

*Robe de tulle garnie de ruches et de chrysanthèmes; corsage à crevés de satin. Coiffure de M<sup>r</sup> Bouchereau.*



# PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme, quatre de modes françaises, et deux de modes étrangères. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n°. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n°. 23; PAINPARRÉ, PONTTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

## MODES.

Telle qu'une bergère au plus beau jour de fête,  
De superbes rubis ne charge pas sa tête;  
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,  
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens:

telle la jeune Elvire voulant proscrire de sa toilette tous les brillans colifichets à la mode, s'en fut pour composer sa parure de bal, non dans un *champ voisin*, mais dans un des charmans magasins des demoiselles Didier, rue Saint-Denis, n°. 333. Là, tous les dons de Flore se reproduisent sous les mains adroites qui les façonnent : des fleurs les plus belles et bien plus précieuses que celles de nos jardins, car elles ne se flétrissent jamais, s'offrirent au choix d'Elyre. Elle fut bien-



tôt entourée de bouquets et de guirlandes. Mais quelles sont les fleurs dont les couleurs lui siéront le mieux?

Elvire veut être charmante à ce bal, qui doit avoir lieu demain. Elle en a, pour ainsi dire, contracté l'obligation; son mari lui avait donné 25 louis pour les emplettes nécessaires à sa toilette, en lui disant : « Ma chère Elvire, je désire que vous soyez la plus jolie femme de la fête, qui doit avoir lieu demain chez le duc D.... Mais la jeune femme avait, le matin même, acquitté la dette du père d'une de ses amies d'enfance; la moitié de la somme donnée, avait été employée pour devenir la meilleure des femmes. Il restait encore à Elvire un autre devoir à remplir dans la soirée; celui d'être la plus jolie danseuse du bal. Son mari le désirait, et quelle est celle d'entre nous, en pareil cas, qui ne ferait tous ses efforts pour se soumettre aux volontés d'un époux? Elvire dispose une robe de tulle, garnie d'une ruche arrangée de manière à former des ovales, qui se trouvaient fixés par quelques chrysanthèmes; une autre ruche en tulle placée au-dessus d'un biais de satin bleu, formait la garniture de sa robe : le par-dessous en satin blanc, était garni d'un gros bouillon de même étoffe : les manches et le corsage ornés de crevés en satin; sa coiffure se composait de gaze lisse et de chrysanthèmes. La jeune femme se trouva charmante sous cette parure gracieuse; mais elle s'effrayait un peu de sa simplicité; pas un seul clinquant en or ou en argent! pour tout bijou, un petit collier de lapis!....

Elvire s'était mariée à seize ans; son mari n'était nullement jaloux, mais il s'était cru obligé de surveiller la conduite de sa jeune femme, à son entrée dans le monde. Il voulait la préserver des imprudences de son âge. La pureté des principes d'Elvire, la décence de son maintien, le convainquirent bientôt qu'il pouvait lui laisser une entière indépendance; mais il ne cessa pas cependant d'épier, pour ainsi dire, les démarches de sa jeune compagne; chacune de ses actions lui donnait un motif de plus pour l'estimer : elle était inspirée par une noble vertu, et M. D.... était heureux de trouver tous les jours à l'aimer davantage. Il n'ignora pas long-tems le trait de bienfaisance de sa femme; mais il se promit de jouir de son embarras, lorsqu'elle aurait à se justifier de la simplicité de sa mise, car il se proposait de lui en faire de légers reproches. Lorsque M. D.... arriva au bal, tous les quadrilles étaient formés;



mais un triple cercle d'hommes entourait plus particulièrement une des contredanses : un sentiment de curiosité, qui semblait partir de son cœur, engagea M. D.... à s'en approcher. Elvire figurait seule en cet instant : sa physionomie était animée par le plaisir, peut-être par le souvenir de sa bonne action, et peut-être aussi, disons-le franchement, par un sentiment de vanité, satisfaite par l'admiration qu'elle excitait.

Le mari la contempla avec ivresse; jamais elle ne lui avait paru si jolie; il parvint à se faire jour parmi cet essaim de jeunes gens et s'approcha d'elle : Elvire rougit en l'apercevant; la vertu a aussi sa pudeur; elle se trouble à l'idée de se voir arracher le voile mystérieux dont elle aime à se couvrir. Après quelques phrases insignifiantes sur la réunion du bal, M. D... lui dit : Elvire, vous êtes mise avec un goût parfait; mais votre toilette est remarquable par son extrême simplicité, en la comparant au brillant costume des autres femmes; cependant je croyais vous avoir priée hier..... — Mon ami, vous m'aviez seulement recommandé d'être la plus jolie, et j'espérais que vous m'eussiez trouvée... — La plus belle, oui, belle à ravir, ainsi que tu parais à tous les regards, lui répondit l'heureux époux; chère Elvire, ta beauté est celle des anges, elle en a l'éclat et la pureté; je sais tout : demain nous irons voir ta jeune amie, et j'espère que vous me permettrez de partager le bonheur dont vous avez joui, en contribuant à mon tour, au bien-être d'une famille à laquelle vous vous intéressez.

Nous espérons que l'on nous pardonnera d'avoir rattaché un épisode historique à notre article *Modes*; il est possible que quelques-unes de nos jeunes abonnées, lisent avec plus d'intérêt la description d'un costume de bal, qui leur rappellera peut-être des circonstances de leur vie, où elles ont aussi sacrifié le plaisir de posséder quelques riches colifichets, au bonheur de faire une bonne action. Les unes y pourront trouver de doux souvenirs, les autres des exemples à imiter : l'austère sagesse nous présente souvent des préceptes hérissés d'épines; mais nous, c'est parmi des fleurs légères que nous puisons des leçons de morale, et nous ne doutons pas, que plus d'une jeune femme ne se plaise à les mettre en pratique.

On voit aux Tuileries quantité de robes en velours, garnies en chinchilla; généralement, c'est ce qu'il y a de mieux porté pour les costumes de promenade. Nous avons vu un



chapeau de gaze lisse citron, orné de plumes ponceau, et qui était d'un effet charmant. On voit encore quelques chapeaux de velours, garnis de gances d'or; mais pour la plupart, ils sont en satin noir et surmontés de plumes blanches.

DONATINE T.

## VARIÉTÉS.

### LES MARIAGES INDIENS.

PLONGÉE dans une de mes humeurs sombres, je cherchai l'autre jour à distraire ma mélancolie, en observant les objets qui passaient devant mes yeux. Le bruit d'un mauvais violon, et le son aigu d'un fifre, me firent apercevoir une noce de villageois, qui s'avancait vers l'église. La figure ronde et colorée de la nouvelle mariée, son embonpoint, son air de satisfaction, me portèrent à faire la comparaison de nos usages avec ceux des habitans de l'Orénoque. Quelqu'un, qui sans doute n'était point versé dans les mœurs étrangères, me demanda quelle était la coutume de ces Indiens, à l'occasion des mariages, et je lui donnai cet extrait des voyages du P. Gummiller sur les côtes de l'Orénoque :

« Lorsque les habitans de ce pays veulent marier leurs filles, ils les enferment pendant quarante jours, et les condamnent à un jeûne rigoureux, de sorte que le jour des noces venu, elles paraissent plutôt des déterrées que des mariées. La nuit qui précède se passe tout entière à les peindre et à les emplumer. Il est quelquefois dix heures du matin, que les vieilles qui sont chargées de cet office, n'ont pas encore achevé d'appliquer les plumes sur ces momies. En attendant, le cacique, qui fait le maître des cérémonies, assis dans la place, ordonne la marche de la fête. Dès que le soleil paraît, il sort des bois une troupe de danseurs, accompagnés de flûtes et de timbales, et ils font plusieurs fois le tour de la maison de la mariée en dansant. Il sort de cette maison, dans le tems marqué, une vieille avec un plat de viande, qu'elle donne à un danseur, et alors ils s'enfuient à toutes jambes dans le bois; et, jetant le plat par terre, un de la troupe dit à haute voix : « Prends ce mets, chien de démon, et ne viens pas troubler notre fête. »

» Cette cérémonie achevée, les danseurs mettent ce plat sur leur tête, et retournent à la porte de la mariée, où ils dansent en exécutant une harmonie fort agréable. Les nouveaux mariés, ornés de plumes particulières, se mêlent avec les danseurs, et comme ils n'ont point jeûné comme leur femme, ils peuvent aussi mieux sauter. Durant cette marche, on voit paraître les mariées dans un état qui fait compassion : après quatre jours d'abstinence, et avoir passé la nuit sans dormir, elles sortent ayant chacune à son côté deux vieilles qui font horreur. Ces vieilles les suivent en pleurant et en chantant alternativement des couplets lamentables. Leurs larmes ne sont point feintes, elles sont causées par le souvenir de ce qui leur est arrivé à elles-mêmes. Au milieu des soupirs, et des sanglots, l'une dit d'un ton tragique : « Hélas ! ma fille, si » tu savais toutes les peines que ton mari doit te causer ! » Celle-ci ayant fini, une autre recommence : « Hélas ! ma fille, » si tu connaissais les douleurs de l'enfantement, tu ne te » marierais pas. » C'est ainsi que, les hommes dansant d'un côté, les vieilles pleurant de l'autre, les mariés font le tour du village, et arrivent au lieu du sacrifice, où ils trouvent des tables couvertes de poissons et de tortues. »

Si l'on voulait s'appesantir un moment sur ces coutumes bizarres, on y trouverait l'emblème de l'avenir des mariages chez les peuples civilisés ; mais ne cherchons pas à approfondir une triste allégorie, et pensons qu'il est encore quelques êtres heureux par l'illusion, et dont nous devons respecter le bonheur.

## UN TRAIT DE LA VIE DE GUILLAUME,

ROI DE PRUSSE.

GUILLAUME s'imaginait qu'il pourrait établir dans ses états, et y perpétuer une race d'hommes extraordinaires : aussi ne manquait-il pas l'occasion de marier ses gardes, avec les plus grandes femmes qu'il pouvait rencontrer. Dans un voyage de Postdam à Berlin, il rencontra une fille presque gigantesque, et d'ailleurs jeune, assez belle et très-bien faite : il en fut frappé ; il fit approcher cette fille, et apprit d'elle-même qu'elle était Saxonne, non mariée ; qu'elle était venue, pour



affaires, au marché de Berlin, et qu'elle s'en retournait dans son village, en Saxe. « En ce cas, lui dit Guillaume, tu » passes devant la porte de Postdam; et si je te donne un » billet pour le commandant, tu pourras le remettre, sans te » détourner. Charge-toi de ce billet que je vais écrire : pro- » mets-moi que tu le donneras toi-même au commandant, » et tu auras pour ta peine un écu ». La fille qui connaissait bien le caractère de ce roi, promit tout ce qu'on voulut : le billet fut écrit, cacheté et remis avec l'écu; mais la Saxonne, devinant le sort qui l'attendait à Postdam, n'entra point dans cette ville. Elle trouva près de la porte une pauvre vieille et petite femme, à laquelle elle remit le billet et l'écu, lui recommandant bien de faire la commission sans délai, et l'avertissant que c'était de la part du roi, et qu'il s'agissait de chose importante et pressée. Ensuite, notre grande et jeune héroïne continua de suivre sa route à côté de Postdam, mais en y mettant, comme on peut bien le penser, la plus grande diligence qu'elle put. La vieille, de son côté, se hâta d'arriver chez le commandant qui ouvre le billet de son maître, et y trouve l'ordre très-précis de faire sur-le-champ épouser la commissionnaire, à tel grenadier qui y est nommé.

La pauvre vieille fut très-surprise, mais elle se soumit aux ordres de Sa Majesté; tandis qu'il fallut employer l'autorité, les menaces et les promesses les plus flatteuses, pour vaincre la répugnance extrême, et calmer le désespoir du soldat. Ce ne fut que le lendemain que Guillaume sut qu'il avait été joué, et que son soldat était inconsolable de ce malheur. Il ne resta d'autre ressource à ce roi, que d'ordonner le divorce entre les deux époux.

### GÉNÉROSITÉ INDIENNE.

UNE tribu indienne avait pris un montagnard écossais et voulait lui arracher la vie, quand le chef s'y opposa et déclara qu'il l'adoptait pour fils. Il fut conduit dans l'intérieur de leur pays, apprit leur langage, porta leurs habits et devint habile à manier leurs armes. Au printemps, la même horde se mit en route pour joindre l'armée française qui était alors en guerre avec les Anglais : on décida qu'il fallait passer pendant la nuit, devant les lignes ennemies. De grand matin, le vieux

chef arracha le jeune montagnard au sommeil, et le conduisant sur une hauteur, lui fit voir les tentes de ses compatriotes. Le vieillard paraissait vivement agité, et son regard faisait voir que son cœur était en proie aux douleurs les plus aiguës. Après quelques instans de silence, il dit : « J'ai perdu le seul enfant que je possédais, en combattant contre ta nation : ton père n'a-t-il aussi que toi pour soutien de ses vieux jours, et crois-tu qu'il vive encore ? L'Écossais répondit que son père existait ; et que jusqu'à l'instant où il en fut séparé, il avait été l'unique espoir de sa vieillesse. Ils étaient alors arrêtés sous l'ombrage des larges feuilles d'un palmier touffu : le paysage était riant et enchanteur, et le soleil paraissait au-dessus de l'horizon comme l'auréole de la nature. L'Indien qui avait les yeux constamment fixés sur le jeune Écossais, s'écria : « Puisse ton cœur s'extasier au charme ravissant de ce spectacle ! pour moi, tout ceci ne m'offre qu'un désert aride ; tu es libre ; va rejoindre tes compatriotes, va te jeter dans les bras de ton père ; que ta présence le rende au repos et au bonheur dont, sans doute, il ne doit plus jouir ; qu'il sente encore son âme s'épanouir, quand il verra le lever du soleil, et le printemps couvrir les arbres d'une douce verdure. Hélas ! toutes ces illusions ont disparu pour moi ! Les feuilles me semblent desséchées ; l'astre du jour m'apparaît pâle et livide ; partout je crois voir l'ombre de mon malheureux fils. . . . Mais retourne près de ton père ; et qu'il connaisse par ta délivrance inespérée, jusqu'où peuvent aller les sentimens d'amour paternel d'un chef de horde indienne. »

AD. T.

## THÉÂTRES.

### VAUDEVILLE.

Première représentation de *Rataplan, ou le Petit Tambour*,  
vaudeville en un acte.

LE seul mot de guerre porte l'effroi dans le cœur des femmes. La pensée que les objets de nos plus tendres affections, qu'un époux, un fils, un frère, peuvent nous être à jamais enlevés, nous rendent insensibles à ce brillant avenir de gloire,



dont la pensée suffit pour enflammer les guerriers. Mais par une singulière opposition, tout ce qui a rapport à l'art destructeur, que l'on nomme art militaire, nous plaît et pique notre curiosité. Nous aimons à entendre le récit de ces actions pleines de valeur, à voir en peinture des traits d'héroïsme et de courage. A en juger alors par notre enthousiasme, on nous prendrait pour des Jeannes d'Arc; mais notre courage en ce genre disparaît quand la toile se baisse, et cette exaltation d'un instant, ne nous mettrait pas même à l'abri de la frayeur, que pourrait nous causer l'apparition d'une souris. Revenons au *Petit Tambour*, dont voici en quelques mots l'histoire :

L'Éveillé est né sur un champ de bataille, où son père a péri glorieusement. Sa mère s'en est trouvée séparée par une suite du désordre inévitable après une action. Un brave grenadier, nommé Vieux-Canon, prend pitié de l'orphelin; son hayresac devient la barcelounette du jeune enfant; il l'élève, et l'aime bientôt comme s'il eût été son fils. Plusieurs années après, le hasard les conduit dans une auberge, où la mère de l'Éveillé servait depuis long-tems. Après quelques instans d'entretien avec nos militaires, elle reconnaît son fils : Vieux-Canon lui cède tous ses droits sur l'enfant de son adoption : il veut les quitter; mais l'Éveillé ne peut se décider à se séparer de son vieil ami; il trouve un moyen conciliatoire : c'est d'engager sa mère à s'unir au brave grenadier : elle y consent, et voilà tout le monde content, même le public, qui a paru assez satisfait de cette jolie bluette.

Nous nous plaisons, nous autres femmes, à rencontrer dans ces vieux militaires, à mine rébarbative, quelques sentimens qui se trouvent en analogie avec les nôtres : les douces vertus du cœur ne déparent pas les grandes moustaches; aussi Vieux-Canon nous paraît-il un homme presque aussi aimable, que Mlle. Victorine nous a paru charmante, dans son rôle du *Petit Tambour*.

DONATINE T.